

DÉGUISEMENT DES AGENTS DE LA SÛRETÉ

A côté de la police municipale, chargée du service d'ordre sur la voie publique, fonctionne à Paris, comme du reste dans toutes les grandes villes, une police de sûreté. La première se montre en plein jour, et c'est même en se montrant — sans plus — qu'elle fait le meilleur de son ouvrage ; la seconde n'a de chance de réussir dans sa tâche malaisée que si elle possède l'art de se dissimuler.

Nous ne voulons pas ici décrire les rouages, assez complexes, du service de sûreté ; nous ne voulons parler que de ses déguisements. Lancé à la poursuite d'un ennemi qui sans cesse change de tête et de costume, l'agent de la Sûreté n'a chance de le joindre que s'il se rend lui-même en quelque sorte invisible.

Sa personne, d'ailleurs, se prête aux transformations : l'agent de la Sûreté (son titre officiel est : *inspecteur*) est un homme jeune, sans infirmités, alerte, toujours prêt aux expéditions de jour et de nuit, toujours en éveil, au jarret solide, à l'œil prompt, et rien ni dans sa physionomie, ni dans sa tenue ne doit donner prise aux remarques. Chez lui vous ne verrez ni taille gigantesque, ni rachitisme, ni cheveux longs, ni calvitie, ni difformité, ni rien qui sente un métier plutôt qu'un autre : son métier consiste à n'en avoir aucun et à pouvoir les contrefaire tous. Voici, à ce propos, les confidences que fit à l'auteur de ce récit un agent, ancien camarade de régiment.

Il avait, une fois, à surveiller les allées et venues d'une bande de cambrioleurs qui avaient établi leur quartier général dans une rue déserte. Comment stationner dans une rue sans éveiller les soupçons de ces gens qui avaient tant de motifs pour vivre l'œil au guet ? L'idée lui vint de se métamorphoser en paveur. Un matin, il arrive avec quelques camarades : brouettes, pelles, pioches, sable, rien ne manque, pas même la lourde "demoiselle". Et ce sont tout le long du jour des chansons, des lazzis, des tournées sur le zinc le plus proche. Le lendemain, comme on avait assez dépavé, on repave. Le surlendemain, on redépave, et toujours, et toujours. Les voleurs entraînés chez eux, chargés de butin et souriaient de la bêtise de ces pauvres paveurs qui s'avaient, qui soufflaient à remuer terre et moëllons, alors qu'avec un peu d'adresse eux-mêmes s'enrichissaient aux dépens des bourgeois. Les derniers qui rirent furent les paveurs : un beau matin, au grand ébahissement des habitants du quartier, ils laissèrent là brouettes et "demoiselles" et cernèrent la maison qu'ils n'avaient pas quitté de l'œil. La bande entière des voleurs fut capturée. Mon sous-off rayonnait de joie.

A quelque temps de là, il lui fallut donner une preuve nouvelle de son esprit inventif. Il eut à surveiller une association qui semblait se ramifier dans tous les quartiers de la ville, — une vraie pieuvre. Courir après chacun des bandits eût été impossible ; notre homme imagina mieux : il s'attacha aux pas de l'un d'entre eux et remarqua que, chaque jour, à la même heure, il montait en fiacre, au sortir de chez lui. Son plan fut vite dressé : le lendemain, il arriva — en cocher — promener un fiacre aux abords du domicile du gredin. Ce qu'il avait prévu se produisit : le voleur, sans méfiance, monta dans sa voiture. Le brave automédon se montra serviable, poli, instruit de tous les détours des rues de Paris, bref un modèle, un amour de cocher. Le voleur le reprit encore les jours suivants. L'agent connut, en une semaine, les noms, les adresses de tous les associés, leurs tenants et aboutissants.

Le samedi soir, le cocher de fiacre céda le pas à un vulgaire "pannier à salade" qui conduisit, en les secouant très fort, ces messieurs de "la pègre" à la Tour pointue.

L'inspecteur avait montré qu'il ne vivait pas de routine : aussi le chargea-t-on de réparer la maladresse d'un autre agent qui avait perdu de vue trois pickpockets. Ces honorables gentlemen avaient dépisté toutes les recherches et déjà, confortablement installés dans le rapide de Cologne, ils narguaient la police qui ne savait pas à quelle station ils descendraient. Notre homme ne perdit pas un instant : vite, il arrache à un contrôleur de la gare sa vareuse et sa casquette, s'en affuble, escalade les wagons du train et lance d'une voix polie le traditionnel : " Vos billets, messieurs, s'il vous plaît ? " Les voleurs, en honnêtes et prudents voyageurs, tendent leurs tickets ; l'agent, d'un simple coup d'œil, apprend quelle est leur destination... et les fait arrêter à leur descente.

Un jour que j'étais allé pour affaire dans une banque du boulevard, je regardais, en attendant mon tour, un pauvre diable qui s'activait à promener son arrosoir et son balai tout près des personnes accoudées à la tablette des guichets. Je le plaignais de cette humble besogne ; tout entier à ma philanthropique pensée, j'abandonnais mon bordereau.

Le balayeur dressa la tête : " Vous êtes bien imprudent, me dit-il en ricanant ; on n'abandonne pas comme cela une pièce de caisse. Prenez garde aux voleurs. " J'avais reconnu le sous-off.

Souvent, il lui arrive de passer sa journée sur les *fortifs*, à la porte de Flandre, ou de flâner, en cotte bleue, boulevard de la Villette, et de figurer, le soir, un gardénia à la boutonnière de son frac, dans un salon du boulevard Saint-Germain. Le jour, il mâchonne l'argot et le soir il surveille l'argenterie, la corbeille de mariage, les tables de jeu, pendant qu'autour de lui on babille, on flirte, on

danse. Il a toujours en poche une petite cordelette (le cabriolet) pour la passer au poignet d'un *philosophe* qui aurait escamoté une dentelle, quelque diamant, quelques louis. Il m'a avoué qu'à force de se transformer il ne se reconnaît pas toujours lui-même et qu'il lui arrive, se mirant dans une glace, de se voir simultanément en affreux voyou de Belleville et en un gentilhomme infiniment smart. Les deux images se superposent. Il se retrouve à la sortie : il est toujours agent de la Sûreté.

La Multiplication sur le Bout des Doigts

La multiplication, quand elle se fait à notre profit, est sans doute, de toutes les opérations d'arithmétique, celle qu'on préfère. Elle n'en est pas moins longue et compliquée, et elle exige, lorsqu'elle est à plusieurs chiffres, une attention en éveil et une mémoire qui ne bronche pas. Pour soulager la mémoire, y suppléer, et en même temps arriver d'un coup à des résultats qu'elle ne pourrait donner que lentement et par parcelles, on a établi des *barèmes* ou "comptes faits", qui forment des livres plus ou moins volumineux. Mais ces livres sont surtout à l'usage des calculateurs de profession ; il est rare qu'on en ait sous la main dans son ménage, pour tous ces petits calculs qu'on a, homme ou femme, quotidiennement à faire ; d'ailleurs la consultation n'en est pas facile. Aussi est-il intéressant de savoir que chacun porte avec lui, quoi qu'il fasse et où qu'il aille, un *barème* naturel dans les doigts de ses mains.

C'est un Polonais, M. Procopovitch qui a le premier fait connaître cet ingénieux système. Quelques instituteurs commencent à en enseigner l'usage à leurs élèves. Mais il n'est pas encore répandu dans le grand public. Il mérite pourtant de l'être, car il réduit la table de Pythagore à cinq chiffres, partie finale, que les plus mauvaises mémoires peuvent retenir.

Le nombre des doigts de chaque main divise naturellement cette sorte d'arithmétique manuelle en série de cinq. Sans nous arrêter à la première série, trop facile pour que l'usage des doigts vienne utilement en aide à la mémoire, nous commencerons par la seconde série, de 6 à 10. Cette série est représentée conventionnellement en partie double par les doigts de chaque main à partir du pouce, celui-ci va à 6, jusqu'au petit doigt qui vaut 10. Pour multiplier deux de ces nombres l'un par l'autre, on joint le bout des doigts qui représentent les nombres qu'on veut multiplier. Puis on compte ces deux doigts et ceux qui restent libres en allant vers le pouce — les pouces y compris. Le total donne le nombre des dizaines dans le produit de la multiplication. On obtient le chiffre des unités en multipliant les nombres des doigts non comptés dans chaque main l'un par l'autre, ce qui ne nécessite évidemment la connaissance de la table de Pythagore que jusqu'à 5.

Exemple : on veut multiplier 8 par 9. On joint le second doigt de la main droite au troisième de la main gauche. On a ainsi, en allant vers les pouces, les deux doigts qui se touchent, plus un doigt et un pouce pour la main droite, et deux doigts et un pouce pour la main gauche, soit en tout sept doigts. Le produit de 8 par 9 comprend donc sept dizaines. Maintenant reste, de l'autre côté des mains qui se touchent, à la main gauche un doigt et deux à la main droite : on multiplie 2 par 1, et le résultat, 2, représente le chiffre des unités à ajouter à 70. Le produit de 8 par 9 est, par conséquent, 72.

Dans la troisième série, de 11 à 15, le pouce de chaque main représente 11, l'index 12 et ainsi de suite jusqu'au petit doigt qui représente 15. Pour multiplier deux quelconques de ces nombres l'un par l'autre, on procède d'abord comme pour les nombres de la seconde série, mais aux dizaines obtenues ainsi il faut ajouter 100, car deux nombres multipliés l'un par l'autre, à partir de 10, nécessairement dépassent 100. Quant au chiffre des unités, il s'obtient en multipliant l'un par l'autre, non pas les nombres de doigts restés libres en allant vers le petit doigt, comme tout à l'heure, mais ceux mêmes qu'on vient d'adjoindre pour trouver les centaines.

Exemple : on multiplie 13 par 14. On réunit par les extrémités le second doigt d'une main et le troisième de l'autre, et l'on a ainsi, en comptant ces deux doigts et les autres jusqu'aux pouces inclusivement, le chiffre 7, qui représente des dizaines, soit 70, à quoi il faut ajouter 100, ce qui donne 170 pour résultat partiel. Ces sept doigts se divisent en quatre doigts pour une main et trois pour l'autre : on multiplie 4 par 3 et l'on a le chiffre des unités, 12, à ajouter au premier produit, soit 182 comme produit total.

La quatrième série, de 16 à 20, ne présente pas plus de difficultés. Les doigts joints et les autres jusqu'aux pouces inclusivement valent 20, c'est-à-dire qu'on multiplie cette somme par leur nombre ; en multipliant l'un par l'autre les nombres de doigts laissés libres jusqu'aux petits doigts, comme dans la seconde série, on obtient les unités ; on ajoute 200 et l'on est en possession du résultat. Multiplions, par exemple, 16 par 17. On place le pouce d'une main contre l'index de l'autre, et l'on compte ainsi trois doigts dont chacun vaut 20, soit en tout 60 ; en multipliant ensuite les quatre doigts restés libres à une main par les trois restés libres à l'autre et adjoignant ce résultat, 12, à l'autre, on a 72. Ajoutons 200 et nous aurons 272, produit exact de la multiplication de 16 par 17.